

Bonjour

Je suis adhérente aux réseaux des Parvis depuis 2010. Je ne peux plus être un membre actif vu mon âge et mon état de santé et notamment je ne peux plus me rendre aux AG. Néanmoins je continue à beaucoup m'intéresser aux activités, prises de position et autres des Parvis et de ses membres. Jean-Pierre Macrez avait signalé que j'étais très intéressée par le débat concernant Dieu et Jésus. Comme je n'ai pas reçu les instructions de Georges, que vient de m'envoyer Jean-Pierre, je réponds un peu tard aux questions posées (pièce jointe) et vous prie de m'en excuser. Je ne sais si c'est ce genre de réponse que vous souhaitez ?

Nicole PALFROY

Atelier N°1

Dès ma prime adolescence je n'ai pas accepté certains dogmes ou règles de l'Eglise qui me paraissaient aussi injustes que stupides. En particulier, je me rappelle à 12 ans m'être insurgée devant le fait que le roi d'Angleterre Henri VIII ait été excommunié par l'Eglise pour cause de divorce suivi d'un remariage. J'ai immédiatement réagi en demandant au professeur pourquoi il n'avait pas plutôt fait tuer sa femme (mœurs peu rares à l'époque !), après quoi, il se serait confessé, aurait été absous et aurait pu se remarier avec la bénédiction de l'Eglise ! Comme j'étais dans un cours religieux, j'ai évidemment été vivement tancée !

Je ne parle pas des dogmes qui font de Jésus et Marie des êtres au-dessus des humains, par leur conception, leur montée au ciel et bien d'autres vertus magiques. Les livres des théologiens tels Moingt, Spong Shelby, Musset m'ont ôté tout scrupule et toute mauvaise conscience de ne pouvoir y croire.

Paul Veyne, historien, m'a énormément apporté dans son livre « Quand notre monde est devenu chrétien » en m'apprenant que l'Eglise a été voulue et instituée par l'empereur Constantin, à des fins politiques, et sur le modèle hiérarchique de l'Empire.

Tous ces auteurs, ainsi que les rencontres avec des prêtres ou religieuses honnêtes et critiques, m'ont permis de me débarrasser sans scrupule de toutes les croyances issues du paganisme que l'on m'avait fait ingurgiter dans mon enfance. Je ne comprends pas que des gens normaux puissent encore croire à de telles fables.

Mais pour moi, une autre question se pose : l'injustice. Je ne peux plus croire en un Dieu qui mènerait notre vie comme bon lui semble, nous gratifiant de moments heureux pour nous récompenser (de quoi ?) ou nous infliger des souffrances. Là encore, j'ai été influencée par un prêtre théologien, Emile Granger, théologien et éducateur stéphanois que j'ai bien connu et fréquenté et qui mériterait d'être davantage connu. La Justice de St-Etienne (et notamment un juge pour enfants, chrétien) lui confiait des adolescents délinquants qu'il ne pouvait accepter d'enfermer. Emile les accueillait dans un appartement et partageait leur vie, au point même de les suivre dans les cafés, où il buvait peu mais fumait beaucoup ce qui a miné sa santé (il est mort d'un cancer à 57 ans). Il a écrit plusieurs livres. Celui que j'ai lu et qui m'a le plus marquée, c'est « ils m'appellent le vieux », livre plein d'humour mais aussi de questionnements. Notamment l'injustice : un pourcentage de ces jeunes qui lui étaient confiés « s'en sortaient », toujours après avoir rencontré l'amour et créé un foyer (Emile s'enorgueillissait d'avoir 27 petits-enfants !). Mais beaucoup ne s'en sortaient pas malgré la tendresse et l'écoute que leur apportait Emile. Et ceux-là, devenus délinquants parce qu'ils n'avaient pas connu l'amour dans leur enfance, menaient une vie malheureuse de délinquants jusqu'à leur mort. Ils n'étaient pas capables de trouver l'amour, sentiment qu'ils ne connaissaient pas. Comment Dieu pouvait-il accepter une telle injustice ? Emile soulevait le problème mais n'y répondait évidemment pas dans ses livres. Cette injustice, je ne la supporte pas non plus, et ne m'y résigne pas. Je ne crois plus en un Dieu unique qui nous connaîtrait individuellement, qui

déciderait de notre destin etc... Depuis la nuit des Temps, les hommes ont toujours eu un individu (homme pratiquement toujours) qui les dominait et les dirigeait. Et au-dessus de cet homme puissant, existait un (ou plusieurs) être suprême, qui était un refuge dans les moments de désespoir, le seul à pouvoir résoudre éventuellement des problèmes insolubles.

Les progrès de la science ont résolu bien des mystères physiques que l'on ne pouvait résoudre autrefois et qui sont expliquée aujourd'hui sans intervention divine. Et personnellement, je crois plutôt en une force spirituelle, neutre, force du Bien, de l'Amour (mais peut-être aussi une force du Mal et de la haine ou l'esprit de vengeance) vers laquelle on serait attiré. On est libre du choix mais inégaux devant le choix de l'Amour ou de la Haine, suivant notre naissance. Je ne crois évidemment pas en le Jugement dernier ». Pour moi, l'individu au moment de la mort, se trouve face à sa conscience, à ses remords (ou au contraire sa bonne conscience), en fonction des facilités qui lui ont été offertes dès sa naissance.

Ceci ne lève pas le mystère de l'origine du monde, de l'homme, de ses aspirations, de son sens de la transcendance, de son besoin d'amour etc... ni d'une éventuelle vie après la mort. L'origine du monde et des éventuelles forces spirituelles qui l'accompagnent demeurent à jamais inexplicables, preuve qu'il y a bien une puissance qui transcende l'homme, laquelle puissance n'est pas forcément un Dieu

Je crois que Jésus a été un homme en osmose quasi complète avec cette force du bien, d'un courage exceptionnel qui l'a poussé à communiquer aux hommes de toute origine, malgré les pouvoirs des religieux, et leur radicalisme, les conclusions qu'il avait tirées de cette osmose, pour une vie personnelle sereine, et une vie sociale harmonieuse. Pourquoi cette osmose ? Le mystère demeure. D'autres humains ont été eux aussi des individus imprégnés de cette force de l'Amour : François d'Assise, Vincent de Paul, l'Abbé Pierre, pour ne citer que les plus célèbres, mais qui n'ont pas, comme Jésus, essayé de réformer une religion (en l'occurrence le Judaïsme)

A ce propos je pense que l'institution des « Saints » est un résidu du paganisme, et je ne reconnais pas à l'Eglise le droit d'ériger en Saint un quelconque individu : là encore, l'injustice est trop insupportable.

Je crois que seule notre conscience est notre juge et a une influence sur notre destin.

En conclusion, je dirais que ce sont non seulement les dogmes tous plus ou moins d'origine païenne, auxquels un individu aujourd'hui ne peut plus croire, vu le développement de l'esprit critique dû à l'instruction, mais encore bien des volontés attribuées à Dieu, souvent inacceptables quand on aspire à la justice et à la bonté.

Nicole PALFROY, le 21 janvier 2022

Aujourd'hui,
il y a beaucoup de choses auxquelles je ne peux plus adhérer...

Annie GRAZON

Aujourd'hui, il y a beaucoup de choses auxquelles je ne peux plus adhérer, et les entendre déclamer sans problème par nos curés m'est devenu insupportable, c'est pourquoi je ne participe plus à la messe du dimanche, ni aux activités proposées par la paroisse.

Pendant des années, j'ai vécu tranquillement, sans me poser de questions, sans esprit critique par rapport à l'Eglise, mais j'ai été rattrapée par l'évolution de la société. Contrairement à d'autres qui se sont détachés tout simplement de ce qui n'avait plus sens pour eux, j'ai toujours continué à essayer d'approfondir ce qui me semblait essentiel pour mener ma vie, en lisant, en partageant avec d'autres.

Une des premières choses qui m'a paru incroyables, dans le sens de pas crédibles, c'est l'ascension (et l'assomption). Comment, avec l'évolution des sciences, après que l'homme soit allé sur la lune, peut-on dire encore que Jésus est monté au ciel et est assis à la droite du Père ? Les évangélistes ont utilisés les mots et les concepts de leur temps, mais c'est devenu ridicule pour les gens du 21^e siècle.

Et le Dieu tout puissant, qui laissent les gens mourir à nos frontières, dans des conditions extrêmes, ne peut plus non plus être pris au sérieux. Et pourtant, chaque dimanche, il est cité comme cela dans le credo qu'on répète machinalement.

Je parlerai encore de Jésus, fils de Dieu. Il y a qq. années, j'ai fait un voyage en Egypte et j'ai réalisé que les pharaons étaient aussi des fils de Dieu, leur mère ayant été fécondée par un dieu. La Palestine et l'Egypte sont proches et les croyances des deux pays ont avoir les unes avec les autres...

Il y a encore beaucoup de choses que je ne peux plus croire, telles qu'elles sont formulées dans l'Eglise institutionnelle.

Annie GRAZON, le 12 février 2022

Dialogue entre Annie et Nicole

Je te rejoins tout à fait Nicole. Moi aussi, j'ai répondu trop rapidement donc succinctement à la question "qu'est-ce qui, concrètement pour moi ne colle plus...", et comme toi, j'aurais beaucoup d'autres choses à dire. La réponse d'Annick Guillou (excuse-moi Annick) ne m'a pas satisfaite, parce que, ce que j'attends du groupe, ce n'est pas des réponses "plaquées" de théologies ou philosophies, mais une écoute et un partage de ce qu'on pense en conscience sur telle ou telle chose. Chaque participant au groupe n'est pas né de la dernière pluie, chacun de nous chemine depuis un certain temps, et s'est enrichi des lectures de chercheurs comme Jacques Musset, qui a été pour moi le premier qui m'a ouvert à une nouvelle manière de vivre la foi avec son livre "être chrétien dans la modernité" Merci Jacques, John Spong dont j'ai lu avec beaucoup d'intérêt plusieurs livres, Bruno Mori dont je viens de terminer avec enthousiasme "pour un christianisme sans religion" et bien d'autres encore, que je connais ou non, qui nous ont tous fait évoluer. (Merci à Serge Couderc pour sa réponse qui vient de nous parvenir).

Je suis membre de NSAE, et participe à la commission NSAE et Evangile, qui a justement pour but de repenser notre foi avec ces chercheurs de sens. C'est comme coordinatrice de cette commission que je me suis inscrite à "diredieuet foi", pour un échange de réflexions, de convictions, de doutes peut-être, et pour avancer ensemble dans ce chemin qui nous interpelle.

Annie Gazon, 21 février 2022

Merci à Annie et à Annick pour leurs réponses. Ces échanges sont très intéressants ; J'avais écrit trop tôt, un petit texte expliquant brièvement mes points de vue; En fait je ne respectais aucune des consignes données par Serge. et mon texte a été mis de côté pour être divulgué en temps voulu. Parfait, puisque cela me permet de refaire un texte plus complet, dans les directives conseillées et de répondre en même temps aux échanges de Annie et Annick Je le dis de suite : je ne me situe pas au niveau d'Annick. Ma démarche certes s'appuie sur des théologiens, mais c'est, encouragée par eux, que j'ai cheminé du plus profond de ma sensibilité et ma conscience. Je vais écrire un nouveau texte que je vous communiquerai très bientôt

Bien amicalement, Nicole Palfroy, 21 février 2022

Bonjour, Annie. Je réponds à ton mail qui m'a touchée. Je ne sais si j'écrirai un autre texte que celui, très succinct, que j'ai déjà envoyé ; si chaque participant à l'atelier procédait de cette façon, ce serait impossible à gérer !

La réponse d'Annick à ton mail (lequel, personnellement, m'a beaucoup émue car tu dois être bien plus jeune que moi (à la veille de mes 85 ans !) et c'est exactement les questions qui m'ont travaillée quand j'étais jeune et encore pleine de scrupules vis à vis de notre Eglise qui m'écrasait), cette réponse donc (excuse-moi Annick) m'a agacée. Essayer de justifier les dogmes, inventés par l'Eglise, donc par des hommes, par des interprétations plus ou moins tarabiscotées ne me satisfait absolument pas. Ce n'était pas dans l'esprit des inventeurs de ces dogmes.

Un petit bouquin, très modeste, m'a énormément apporté en m'enlevant ce conditionnement que j'avais par rapport à l'Eglise en qui j'avais une confiance aveugle ; C'est celui d'un historien (et non d'un théologien), athée qui plus est, Paul Veyne, (je ne me souviens pas exactement du titre, c'était qqch comme "les origines du christianisme"). C'est un ami prêtre qui m'en avait conseillé la lecture. Cet auteur

expliquait comment avait été fondée notre Eglise, par un empereur, Constantin, au IV^e siècle, sur le modèle de la hiérarchie impériale d'alors. C'est comme un voile qu'on retirait de mes yeux. J'ai réalisé alors, que tout ce que nous enseignait cette Eglise, provenait de croyances ou mythes de l'époque, et bien souvent servaient à conforter sa main-mise sur la chrétienté. Je ne peux donner ici tous les détails qui m'ont frappée, mais j'ajouterai seulement que ce n'était pas dans un esprit religieux que Constantin établissait cette Eglise, mais pour servir les intérêts de l'Empire. Voilà, Annie ce que je souhaitais te dire suite à la réponse d'Annick.

J'ajouterai que si j'ai été instruite et nourrie par les œuvres de théologiens tels Joseph Moingt, John Shelby Spong, Jacques Musset etc., je n'en garde que la "substantifique moëlle"; je n'en ai pas lu assez, et ce depuis plusieurs années) pour pouvoir en faire des citations qui d'ailleurs n'alimenteraient pas du tout ma réflexion. Car c'est, imprégnée de ces richesses acquises, que j'en suis arrivée à mes conclusions (actuelles !) à savoir que Dieu n'existe pas. Que l'Amour existe. Que cet Amour est comme une force attractive, mais surtout pas un Dieu qui nous connaîtrait chacun personnellement et qui nous enverrait selon son bon-vouloir (et toujours pour notre bien !) les heurs et malheurs que chacun connaît. Voilà Annie, ce que j'avais envie de te dire

Bien amicalement, Nicole Palfroy, 22 février 2022

Merci Nicole pour ce message. Je te rejoins tout à fait dans ce que tu dis de Dieu et de l'Amour, moi non plus, je ne crois plus au Dieu Théos, conçu à notre image, mais ce n'est pas si simple de changer de conception car contrairement à ce que tu crois, nous n'avons pas une différence d'âge si importante.

Sentir Dieu comme une énergie aimante qui nous habite et nous rend plus humain ne s'acquière pas si facilement quand on a été formatée dans une tout autre direction... Mais, je suis optimiste et j'ai déjà expérimenté la présence active de celui que je continue à appeler Dieu faute d'un nom plus approprié, de notre compagnon Jésus, et de tous ceux qui sont en recherche et nous communiquent leur vision.

Bien amicalement, Annie Grazon, 23 février 2022

Messages d'Annick à Annie

Bonjour Annie,

Remarquable exposé de bonne foi et de franchise...

Tu soulèves trois points importants que beaucoup de chrétiens (parfois très cultivés) n'arrivent pas à dépasser : l'ascension, l'assomption et la toute-puissance...

Je n'ai pas la prétention d'avoir les bonnes réponses mais peut être que cela peut aider le groupe à démarrer et poursuivre la réflexion...

- **sur l'ascension** : une vie est un parcours spirituel dans le sens où l'esprit de chacun travaille la personne humaine qu'il est... Ce qu'on appelle ascension, c'est ce parcours qui est une montée vers davantage de connaissance de soi, des autres et de Dieu... ce qui est appelé "le ciel" n'est pas l'atmosphère mais l'espace spirituel intérieur de chacun... La montée est une image destinée à dire symboliquement que nous avançons tout sur un chemin qui s'apparente à une montée comme si nous grandissions intérieurement...

- **sur l'assomption** : le mot vient du latin "assumere" qui signifie assumer... Pour avancer dans la vie spirituelle, il faut assumer tout ce que je fais ou ne fait pas en tant qu'être incarné avec mon corps...

Il ne peut pas y avoir de spiritualité désincarnée = sans la matière, ce serait une absurdité puisque les scientifiques des particules quantiques ont démontré que chaque particule de matière possède en elle-même une part de conscience... A noter que la croyance en l'assomption de Marie, résulte de la piété parfaitement raisonnée et raisonnable de la population contre ceux qui méprisaient le corps... C'est donc après que des pères de l'Eglise du IV^e siècle ont repris le thème pour échafauder une théologie assez peu crédible en effet...

- **sur la toute-puissance** : elle ne peut appartenir qu'à l'amour, seul l'amour est tout puissant et peut déplacer des montagnes ou faire pousser un arbre dans la mer c'est l'Evangile qui l'affirme...

Voilà qu'elle est ma foi aujourd'hui, en espérant que cela peut être utile à la réflexion du groupe...

Bonne lecture, **Annick Guillou, le 13 février 2022**

Pour poursuivre ce début de réflexion...

Au fil des ans, j'ai acquis la conviction que le christianisme était de l'ordre d'une spiritualité universelle qui s'appuie sur les Evangiles, les Actes et les épîtres...

La question gravissime que je me pose aujourd'hui est la suivante : la religion catholique née après le schisme orthodoxe de 1054 en mettant en place des dogmes, un droit canon et une liturgie figée a-t-elle écarté peu ou prou la spiritualité chrétienne au profit d'un légalisme, d'un juridisme et d'un moralisme qui atteint son paroxysme aujourd'hui et que défendent les tradis et les intégristes ?

Il y aurait donc un schisme intérieur latent : les chrétiens attachés à la spiritualité promue par les Evangiles et les tradis qui défendent le catholicisme hérité des conciles.

Or une religion qui serait une construction tellement différente du message du Christ n'est plus défendable ou ne peut plus avoir l'étiquette de chrétienne, c'est en effet une autre religion...

C'est pourquoi, nous avons besoin des athées, des agnostiques et de ceux qui doutent afin que dans un débat serein ils nous montrent quels sont les éléments d'origine chrétienne qui restent dans notre foi d'aujourd'hui...

Cette réflexion est très importante afin de nous dégager de ces constructions théologiques qui font obstacle et bloquent la vie de l'esprit que nous avons en nous...

Bonne lecture, **Annick Guillou, le 13 février 2022**

Après Dieu... Atelier 1 : diredieuetfoi- Annick Guillou

Qu'est-ce qui, concrètement, pour moi, « ne colle plus », n'est plus crédible aux niveaux dogmatique, théologique, biblique, liturgique, etc. et dans les discours des responsables de l'Église catholique ? Pourquoi cela n'est plus crédible pour moi ?

Personnellement, ce qui a été toujours important, c'est de nommer ce qui n'était plus crédible dans ma foi sans en rester à ce stade là pour à « reconstruire » ce qui pouvait encore l'être...

I• - Au niveau théologique : Dieu est-il vraiment une personne ?

En tout cas pas dans le sens de « personne » au-dessus de nous comme on l'a si souvent cru. D'ailleurs le mot « persona » dans l'antiquité signifiait « masque » ou « rôle dans le théâtre grec ancien mettant l'accent sur le principe de fonctionnement des personnages du théâtre en relation avec les paroles des autres...

La Bible nous apprend lorsqu'elle désigne Dieu par le mot « EL » que Dieu est relation puisque EL peut se traduire par « vers » et de fait si Celui que nous adorons, qui ne meurt jamais et existe de toute éternité est l'AMOUR alors il est concrètement relation en effet. D'autant que le tétragramme YHWH, le nom divin le plus employé dans les Ecritures dérive d'une racine verbale « Je suis celui qui est » et serait de nature à confirmer que l'amour ne meurt jamais toujours potentiellement présent dans nos vies. Toutefois, il n'est pas l'apanage des êtres humains comme on le croit. Dans la nature la solidarité des plantes entre-elles et avec les animaux tend à démontrer que cette énergie dépasse l'existence humaine... En employant le terme de « ELOHIM » nous apprenons qu'il est pluriel ou pluralité dans les formes et dans le fond... Tandis que, sans toutefois entrer dans le détail, le terme « ADONAI » évoque un chevalier combattant décidé à faire valoir la justice... Le shaddai en revanche est celui qui a parlé à la conscience des patriarches en direct dans un dialogue de vérité où les patriarches ont pu exprimer leurs inquiétudes. Alors, Dieu a répondu dans leur conscience (1) ... Si Teilhard à raison, le « milieu divin » est cette énergie que nous possédons tous en nous, qui nous est donnée, que nous transmettons de génération en génération, caractérisée par la relation, la pluralité et le désir de justice. L'Amour, celui qui est la Source et qui nous fait vivre est donc systémique. La question de l'enracinement dans les langues paraît essentielle pour retrouver l'essence du divin, s'éclairer à la source de l'humanité.

La Bible est-elle fondée sur un théisme archaïque qui n'existe pas ? Selon la richesse des divers noms de Dieu ainsi que la variété des situations rencontrées par les patriarches et les prophètes, la Bible reste en premier lieu un réservoir d'histoires humaines et de mythes destinés à éduquer dans le sens d'élever l'humain. En revanche les récits de guerres dont la véracité historique ne peut pas être prouvée attestent au premier abord d'un dieu violent, jaloux et exigeant prompt à tuer pour protéger son peuple et perclue d'une analogie avec une anthropologie qui détruit l'idée d'un Dieu aimant et le décrédibilise. Difficile de dépasser cette impression de violence voulue par les hommes au nom de ce dieu extérieur qui à l'air de commander comme un chef de guerre. Et si ces textes étaient là simplement pour nous éveiller à l'existence de ces idoles qui nous ressemblent étrangement et finissent par nous asservir et nous rendre esclaves ? La méthode équivaut à un miroir et en elle-même invite à faire le détour par une lecture dans l'esprit et non à la lettre... Mais si l'apport de langues permet d'approcher le divin au plus près la question de l'intégration des découvertes scientifiques est tout aussi essentielle, tout comme la critique des pères de l'Eglise...

La vérité plénière du christianisme ne peut pas résider dans le catholicisme sans qu'il se réforme....

L'enracinement et la découverte des différents noms de Dieu dans la Bible éclairent indubitablement sur la complexité du divin. Cette complexité ne peut être totalement cernée par les Pères de l'Eglise car elle doit intégrer aussi les découvertes mathématiques et scientifiques des siècles suivants jusqu'au XXI^e siècle, ce que l'Eglise a réfuté pendant de longues années donc la Tradition des Pères de l'Eglise et des docteurs, qui sont des réponses inscrites dans une époque donnée, devrait être pour le moins réactualisée. La Tradition est utilisée comme argument pour garder un pouvoir et une emprise figés sempiternellement.

2° - Au niveau dogmatique : une des questions centrales soulevées par certains est : Jésus est-il le fils de Dieu ? Quid de la Trinité : un dieu en trois personnes ou une dynamique attractive et appelante ?

Question d'ailleurs posée par Pilate dans le prétoire, question à laquelle Jésus répond « C'est toi qui le dit » Jn 19-19s... Peut-on en déduire que Jésus lui-même ne le croit pas à la manière des divinités des Grecs de l'Antiquité c'est probable. Dans les Evangiles, Jésus emploie le concernant la très belle expression « **fils de l'homme** » quelque 70 fois. Magnifique expression parce qu'elle semble vouloir mettre en œuvre en soubassement toutes les découvertes patrimoniales humanistes accumulées présentes dans la Bible. Jésus évoque-t-il dans cette expression une filiation spirituelle c'est fort probable mais trop rapidement évacuée. Si donc, le Dieu que nous adorons est tout simplement l'amour, Jésus est le fils de l'amour... Or les catholiques refusent cette option peut être trop simpliste à leurs yeux mais il s'agit surtout de soutenir la thèse de la hiérarchisation sacerdotale sacralisée en plaçant le Christ au sommet et au-dessus du peuple et de construire une société patriarcale bien entendu reposant sur l'inégalité des humains entre eux. Ce qui est donc privilégié ce n'est plus l'amour mais l'obéissance dans un cadre politique de forte instabilité des peuples médiévaux avant la création des Etats-nation. L'absence de retour sur ces faits et les connivences avec l'ordre politique ont continuellement empêché des relations apaisées induites par les évangiles et entraîné des rapports de force qui évacuent la vie de l'esprit. Cette théologie rend nécessaire une hiérarchie épiscopale chargée de maintenir l'unité. D'autre part, l'interrogation la plus ardue que nous ayons à résoudre est la question de la foi des théologiens qui élaborent de tels discours d'une part et de leur volonté à servir le pouvoir politique théocratique... Comment déceler en effet dans les discours théologiques ce qui relève de l'asservissement à un régime politique de ce qui relève de leur foi... Tout est question de discernement sans aucun doute, encore faut-il y avoir été formé, ce qui n'est pas la réputation première des catholiques habitués à faire confiance aux prêtres et aux évêques. Personnellement, le Credo ne me pose pas trop de problèmes mis à part le dogme du « fils unique » car s'il est le fils de l'amour il a de nombreux frères... Ainsi que le « Dieu créateur du monde »... il convient plutôt d'affirmer que le monde ne peut se passer d'amour c'est pourquoi les Ecritures qui sont inspirées ne sont pas le lieu de la révélation qui est le fruit de l'expérience en permanence, de la conscience qui la nomme, l'explicite et dont l'amour est la source.

Le catholicisme freine la nouveauté et l'inclusion des découvertes scientifiques mais reste beaucoup plus arrangeant concernant le surnaturel avec les apparitions et les guérisons... Or, il faut le répéter ici clairement le transcendant n'a pas besoin du surnaturel. L'appréhension de la transcendance est surtout une aptitude du discernement résultant de l'analyse de la lecture des textes bibliques et de la relecture des événements de vie. Le texte biblique a ceci de remarquable qu'il est vivant en tant qu'il « travaille l'humain » pendant la lecture mais également après... La recherche des traductions au plus près des concepts et notions, leur croisement avec un approfondissement des racines hébraïques ou grecques pour les mots-clés permet de préciser les situations vécues par les personnages ou leur statut, puis de les relier. Le travail sur les moments de basculements au sein du texte soit au détour d'un changement de temps ou de lieu, ou encore les découvertes des incongruités de la narration s'agissant des comportements ou des phrases énigmatiques prononcées par tel ou tel personnage, une contradiction à creuser, concourent à faire apparaître le message transcendant voulu par l'auteur qui n'apparaît pas à la première lecture. **La méthode sémiotique** fait ressortir cette vie interne au texte par la recherche des liens, alliée à la lecture en groupe, trouve tout son intérêt en permettant d'aller au-delà (meta) et parfois jusque « sur l'autre rive » Mc 4-35s. C'est d'ailleurs ainsi que s'élabore progressivement la construction de la spiritualité et la « **théologie de l'expérience** » (2) sorte de **théologie des « entités » personnelles qui jalonnent une croissance dans la connaissance de soi, des autres et de Dieu.** C'est ce rapport au vivant et à la prise de conscience de sa place dans les divers systèmes que s'organise parallèlement à la théologie officielle, l'espace spirituel de chacun(e), directement issue du texte biblique dont la nature propre est d'apporter du discernement en plus de l'amour de la Parole et du logos (le raisonnement en grec). Lire la Bible c'est donc se mettre en chemin avec d'autres pour mieux comprendre la structure systémique du texte puis entendre peut-être in fine, en partie, le Logos dans ce qui est dit ou non-dit car il y a quelque chose à entendre qui vient me rejoindre là où j'en suis. Chacun étant unique, il est logique que ce chemin ait l'allure d'une ascension de la foi vécue dans l'espace spirituel intérieur dont le contenu est validé par le

groupe car il faut les deux pour éveiller l'esprit, il faut que la confiance s'appuie sur des évidences validées.

L'espace spirituel personnel ainsi structuré vit un mouvement d'attractivité sous la triple influence de l'amour, de la vérité et du raisonnement laquelle s'apparente à ce qu'on pourrait appeler un mouvement de nature trinitaire et appelante que certains nommeront la grâce. Ainsi peut être expérimenté sous l'effet d'un triple mouvement : appel, alliance en réponse, révélation au cœur de l'humain individuellement ou collectivement... Preuve s'il en est besoin que les espaces spirituels sont eux-mêmes structurés en systèmes imbriqués et en perpétuels mouvements les uns avec les autres. La puissance de cette attractivité si elle n'est pas mesurable s'observe dans les signes, les grâces, les évènements fortuits qu'on n'attendait pas et sur lesquels nous n'avons aucun pouvoir de décision... Or lorsque les religions s'intéressent davantage aux vertus qu'aux **valeurs ces dynamiques fondatrices de vie spirituelle** ne seraient-elles pas bloquées par l'obsession de la moralité qui s'étend au-delà du cadre légal lequel s'impose à tous ?

3°- Sur le plan liturgique ce qui me dérange c'est le surdimensionnement de la notion de péché qui a pour seul but de dévaloriser les personnes quel que soit leur âge à la messe comme avec la pratique de la confession qui a changé de nom puisqu'il s'agit du sacrement de réconciliation lequel ne réconcilie pas grand-chose en fait... La dernière fois que je me suis confessée, les cérémonies pénitentielles ayant été supprimées, je me souviens que le prêtre m'a demandé « maintenant récitez l'acte de contrition » j'ai été tellement surprise que je lui ai répondu que je n'avais pas révisé ma leçon.... Je n'y suis plus jamais revenue parce que seul but était d'humilier les personnes et non de les réconcilier ou au moins d'ouvrir une réflexion.

L'enjeu de la pratique de la **théologie du process**, de la lecture biblique sémiotique puis de la relecture des entités de vie, des signes et évènements est l'invitation à une reconstruction des propositions de foi à sa mesure, vivantes, incarnées et intégrées dans la vie quotidienne mais jamais figées, toujours en action. Alors est-il nécessaire de tout repenser comme l'affirment Maurice Zundel, Hans Kung, John Shelby Spong et tant d'autres ? La question du schisme qui reste une préoccupation majeure au sein de l'Eglise catholique, toujours latente, mérite qu'on étudie la question sérieusement... Lâcher définitivement des intégristes et des tradis réduits à évoluer seuls dans l'entre-soi avec une théologie médiévale plus ou moins récupérés par des mouvements d'extrême-droite pour y planter le décor du moralisme et de la lutte contre la république suspectée de permissivité, n'est pas prudent dans la mesure où ils seraient récupérés par des groupuscules violents, voire criminels au nom de la morale et de l'ordre... Nous avons les clés du dialogue qui sera long sans doute mais certainement fructueux et prometteur de grandes nouveautés... Mais oui, il faut inlassablement dire et expliquer dans le but de retrouver cette joie de croire qui fait avancer. Néanmoins il semble peut être possible de faire coexister la religion gardienne des traditions, sorte de musée ce qu'est déjà le Vatican et la **spiritualité chrétienne** dont on parle peu, qui elle doit être précisée et revalorisée, c'est cette voie là qu'il faut continuer d'explorer d'autant plus que la vérité doit aboutir d'une manière ou d'un autre en espérant qu'un jour il ne reste plus que la spiritualité (travail de l'esprit sur la personne humaine (3) qui finisse par obtenir gain de cause... D'ailleurs on peut s'interroger sur le statut du post-théisme ? Il ne peut pas être une nouvelle religion à cause du schisme, ni seulement une philosophie car à la suite des philosophes du process, André Gounelle a éprouvé le besoin d'aller plus loin en approfondissant la théologie du process... Le post-théisme peut être un principe d'organisation du réel et une **spiritualité alternative** basée sur l'expérience créatrice des valeurs dans la conscience humaine ce qui garantit liberté et indépendance au regard des religions, une source intarissable de questionnement et de recherche...

(1) Nouveau vocabulaire biblique sous la direction de Jean-Pierre Prévost Bayard

(2) Cf la « théologie du process » d'André Gounelle

(3) selon la définition de Benoit Billot

Annick Guillou, 16/02/2022... Atelier 1 : DireDieuetfoi

Annick Guillou a souhaité quitter le groupe discrètement, le 21 février 2022

Serge COUDERC : Qu'est-ce qui, concrètement, pour moi, « ne colle plus », n'est plus crédible aux niveaux dogmatique, théologique, biblique, liturgique, etc. et dans les discours des responsables de l'Église catholique ? Pourquoi cela n'est plus crédible pour moi ?

J'aurais beaucoup à dire à propos de ce qui est in-croyable dans le discours, l'éthique, « le célébrer », « le prier » de l'Église catholique et sur les raisons qui font que tout cela n'est plus crédible. Je propose, dans la limite de deux pages, de privilégier les trois thématiques qui me tiennent le plus à cœur et d'explicitier ce qui pour moi « ne colle pas » :

- 1. À propos de l'Église en général,**
- 2. À propos de l'Eucharistie, « modèle déposé sous le label catholique »,**
- 3. À propos de mes représentations et de mon expérience de Dieu.**

Je précise, pour celles et ceux qui me connaissent, que je reprends là une partie des propos que j'ai déjà tenus dans Goliath Magazine n°194 de septembre-octobre 2020 (J'ai pris le large pour une foi personnelle, réfléchie, crédible... et heureuse), dans le Cahier de spiritualité franciscaine n°31 de mars 2021 (Il est des fidélités infidèles et de fidèles infidélités) et dans un ouvrage à paraître chez Karthala en mars prochain : La foi et ses raisons. Des chrétiens s'expliquent (Chapitre 5 - Parcours de vie, de foi et de raison d'un « croyant en exil »).

1. À propos de l'Église catholique, ce qui me pose problème, c'est surtout sa grande difficulté à prendre en compte les recherches scientifiques et les recherches bibliques de ces deux-cents dernières années ce qui fait que l'écart se creuse de plus en plus entre les résultats de ces recherches et ce qui est dit et célébré dans cette Église. Avec tout ce que nous savons aujourd'hui, et à l'époque où nous vivons, avec notre univers mental très différent de celui des premiers siècles après Jésus, il faudrait revisiter et interroger honnêtement, courageusement ce qui s'appelle les dogmes et les piliers de notre foi, bref les fondamentaux. Cette refondation (Joseph Moingt) aurait des conséquences importantes dans la manière d'accueillir, d'accepter et de vivre sa vie et sa foi, pour la morale et pour la lutte contre le cléricalisme, et aussi pour célébrer non plus de manière religieuse mais de manière évangélique...

Je constate que souvent, dans l'Église catholique, on interroge et on traite – ce qui n'est pas toujours le cas ! - les conséquences plutôt que les causes profondes d'un dysfonctionnement ou du départ sur « la pointe des pieds » (schisme silencieux) de beaucoup de croyants. C'est trop facile d'accuser « la modernité » ou « le monde » sans remettre en cause sa manière de dire, de faire et d'être. Je rêve d'une Église modeste, honnête, qui soit en permanence en recherche, qui ne croit pas détenir la vérité, qui accueille et célèbre différents chemins de foi, qui ne me dit pas en quoi et en qui je dois croire mais qui m'aide à cultiver et à nourrir ma vie intérieure, à être toujours plus disciple. Mais... ce n'est qu'un rêve !

2. À propos de l'Eucharistie, « modèle déposé sous le label catholique » (Yves Burdelot), celle-ci ne me convient plus depuis longtemps. En particulier, je ne me reconnais plus dans l'hétéronomie (le monde d'ici et le monde d'en haut présent dans beaucoup de prières ou d'oraisons), dans cette vision théiste d'un « Dieu » tout puissant et régnant au-dessus du monde, ce Dieu que Marcel Légaut nommait « *le père Cro-Magnon* », dans la vision pessimiste de l'humain vu d'abord comme pécheur tout au long de la célébration (Jésus n'est-il pas venu pour que nous ayons la vie, la vie en abondance ? Jean 10/10), dans tout le langage sacré et sacrificiel et tout ce qui va avec (« ceci est la coupe de mon sang versé pour vous et pour la multitude en rémission des péchés »). Cela touche bien-sûr au dogme du péché originel qui est complètement dépassé depuis Darwin et avec Teilhard de Chardin : il n'y a jamais eu de monde parfait ni de « paradis terrestre ». Pour moi, et pour beaucoup, cette croyance n'est plus crédible ! Nous sommes simplement des êtres inachevés en voie d'accomplissement et d'humanisation. Je pense que l'Église catholique a une responsabilité énorme de par sa manière de célébrer, par les mots et l'univers mental qu'elle utilise qui font des chrétiens « *des vécus plutôt que des vivants* » (Marcel Légaut). Je crois qu'il serait utile en atelier PARVIS de travailler cette thématique du « péché originel » car elle a des conséquences essentielles en théologie, en morale, en liturgie.

Construire autrement avec d'autres postures, tout en gardant sa structure, une célébration eucharistique est pour moi une urgence ! Les textes dans la « liturgie de la parole » qui sont souvent décalés avec ce que nous vivons aujourd'hui et qui ne m'apportent rien pour ma vie et ma foi (par exemple, la première lecture pourrait être remplacée par un texte spirituel plus actuel, « parole de vie et de foi » pour des chrétiens rassemblés). Je

ne dirais pas la même chose des psaumes – à condition de ne pas les « tronçonner » - qui sont souvent de vrais cris ou de vrais textes de gratitude que nous pouvons reprendre à notre compte !

Je suis conscient que si aujourd'hui je suis un disciple de Jésus, c'est bien parce que j'ai d'abord reçu, hier, de ces milliers de célébrations préparées, vécues et animées tout au long de ma vie mais, aujourd'hui, cheminant « *d'exigences en fidélités, et de fidélités en exigences* » (Marcel Légaut), j'ai un besoin de cohérence pour ma vie intérieure en lien avec la foi en moi et en celui que nous nommons « Dieu », exigences, fidélités et cohérence que ne m'apporte plus l'eucharistie du dimanche et l'eucharistie tout court. J'ai essayé de tenir en ne participant qu'à la liturgie de la parole et en quittant la communauté rassemblée après la prière universelle mais ce n'était pas satisfaisant pour moi, même si cela interpellait et questionnait quelques paroissiens !

Et pourtant, « *faire mémoire de Jésus* » en communauté de vie et de foi me manque. Je suis devenu au fil des années « *un croyant en exil* »¹ qui n'a, j'ose l'écrire honnêtement et sans prétention, plus besoin d'une religion pour avancer dans sa vie intérieure et qui a surtout besoin de rencontrer d'autres, d'échanger, de chercher et de célébrer avec d'autres en s'appuyant sur des « fraternités humaines et spirituelles ». Je suis donc toujours *un croyant*... en chemin, en recherche, en questionnement, en lecture, au travail – *le travail de la foi*² – avec d'autres croyants pour toujours plus et toujours mieux comprendre qui je suis et qui nous sommes. C'est sur ce chemin d'humanisation que je peux, que je veux vivre *une véritable fidélité créatrice* et que j'essaie de mieux comprendre cet homme Jésus afin de devenir toujours plus et mieux son disciple. Autrement dit, je me sens plus appelé à être disciple que catholique !

Deux paroles inscrites dans les évangiles m'habitent depuis très longtemps : « *Quand deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis au milieu d'eux* » et « *Faites ceci/cela en mémoire de moi* ». Je pense aussi aux questions de Nicolas de Brémond d'Ars dans un article intitulé *Liturgie pour les hommes*³ : « *comment construire une vie liturgique à la hauteur de ce qu'attendent les hommes d'aujourd'hui ? [...] Ne pourrait-on pas imaginer, au-delà des seules liturgies existantes, d'autres liturgies, qui répondent aux besoins vitaux des gens ? Et qui serait-on pour interdire l'invention de liturgies, si elles ne contreviennent pas au système en place ?* ».

Suis-je le seul à m'interroger sur ces sujets ? Suis-je le seul que la célébration eucharistique catholique dérange ? Je ne le pense pas. N'y a-t-il que moi qui souhaite de temps en temps retrouver quelques ami(e)s pour « *faire mémoire autrement* » de celui qui nous donne la vie en abondance et qui nous a parlé de celui qu'il nomme « Père » ? N'y aurait-il pas quelque chose à inventer pour, à la fois, transformer les contenus de l'eucharistie et compléter celle-ci afin de garder vivante la mémoire de Jésus ?

3. À propos de mes représentations et dans mon expérience de Dieu, j'ai beaucoup évolué grâce à Marcel Légaut et ses ami-e-s, grâce à Roger Lenaers avec son livre *Un autre christianisme est possible, Sortir d'une Église moyenâgeuse*, grâce à Maurice Bellet et son livre *Le Dieu pervers*, grâce à John Shelby Spong. Dieu comme Source intérieure, Souffle intérieur, Lumière intérieure et non comme toute puissance extérieure agissante sur le monde. Marcel Légaut disait et a écrit : « *il y a quelque chose en moi qui n'est pas que de moi et qui ne serait pas sans moi et j'ose l'appeler « Dieu » sans me donner de « Dieu » une représentation à priori et particulière* ». Il y a dans le monde monastique un poème qui a pour titre *Dis-leur* et qui dit, en parlant de Dieu, ces mots que je me remémore souvent : « *Dis-leur que Dieu n'est pas ce qu'ils croient, qu'il est un vin que l'on boit, un festin partagé où chacun donne et reçoit. [...] Dis-leur aussi qu'il n'est pas ce que tu dis et que tu ne sais rien de lui !* ».

Je pense qu'il serait aussi intéressant de creuser cette question des représentations de Dieu et de nos expériences de Dieu dans le cadre de notre atelier 1. En écrivant cela, je pense à « *la Présence à huit-clos* » et au « *Compagnon blanc* » dans les *Chroniques du temps de peste* (2 et 3) de François Cassingena-Trévedy, au livre collectif intitulé *Après Dieu. Un autre modèle est possible* (ouvrage disponible gratuitement sur internet) et à l'un des derniers ouvrages de François Julien *Moïse ou la Chine. Quand ne se déploie pas l'idée de Dieu. Fallait-il penser « Dieu » ?*

Serge COUDERC, le 20 février 2022

¹ Je reprends cette expression, qui me convient très bien, à John Shelby Spong.

² *Travail de la foi* est le titre d'un livre de Marcel Légaut paru au Seuil en 1962 et réédité chez DDB en 1988 et en 2008.

³ Goliath-Hebdo n°547, page 19.

Partir ou rester dans l'Église ? [Alain Lachand](#)

Je suis, officiellement, catholique depuis ma lointaine jeunesse et abonné à « Parvis » depuis plus de 20 ans. Comme beaucoup de chrétiens aujourd'hui je m'inquiète en constatant que le message d'amour et d'espérance prêché par Jésus, tel qu'il apparaît dans le Nouveau Testament, soit de moins en moins prôné en Europe (même si les bases morales qui y sont habituellement affichées, telles que les « Droits de l'homme », sont évidemment inspirées par l'Évangile). Je regrette donc de voir nos églises se vider, et notamment de nos enfants et petits-enfants.

Je crois comprendre pourquoi nos églises se vident : la raison essentielle me semble liée au langage dogmatique qui y est tenu et qui n'est plus compris par nos contemporains, et ne justifie donc plus ni les liturgies qu'elles proposent, ni les attitudes morales qu'elles cherchent à imposer. Or, ces « vérités dogmatiques » que les Églises ont réussi à imposer pendant les 17 siècles où elles ont eu un réel pouvoir politique est, tout de même, bien éloigné de l'enseignement de Jésus « en Esprit et en Vérité » tel qu'il nous apparaît quand nous lisons la Bible. Comme beaucoup d'autres chrétiens et à la suite de J.A.T.Robinson, J.S.Spong, L.Maisonneuve, E.Drewermann, qui ont été rejoint par des clercs catholiques comme J.Arregi, D.Collin et d'autres, je crois essentiel d'œuvrer auprès de nos Églises pour qu'elles oublient, ou du moins relativisent une partie des dogmes proclamés par les 7 conciles œcuméniques qui seraient encore intouchables, mais qui ont momifié la pensée chrétienne. Etant moi-même licencié en théologie je crains que cela ne soit ni facile ni rapide dans l'Église romaine !

Dans une note récente le groupe « Pour un christianisme d'avenir » pose la bonne question : en attendant que le catéchisme catholique ait un peu oublié des dogmes trop indigestes, ou strictement incompréhensibles, doit-on rester dans l'Église ou en sortir ? A cette bonne question, pour l'admirateur inconditionnel de Jésus que je reste, vous avez donné la bonne réponse : rester.

Je voudrais justifier votre position en disant qu'il me semble évangéliquement impossible de suivre le Christ tout seul. Pas de foi en Christ sans prière, et notre prière individuelle a besoin de prière collective (*là où 2 ou 3 sont réunis en mon nom ... Mt18, 20*). Si donc nous, chrétiens cherchant à nous affranchir de certaines « vérités » dogmatiques nous nous réunissons en dehors de nos Églises (catholique, protestantes ou orthodoxes, peu importe), nous créons une nouvelle Église, refaisant ce que la chrétienté a, malheureusement, fait aux pires moments de son histoire.

Un autre argument que je souhaite souligner est d'ordre psychologique. Lorsque je participe à une réunion pour prier et pour louer mon Maître et mon Seigneur, je suis heureux de constater que je n'y suis pas tout seul, mais peu m'importe ce que les frères et les sœurs qui prient avec moi pensent de la nature du Christ ! Je sais qu'ils savent comme moi que la voie proposée par cet homme est la seule qui nous permette d'espérer voir un jour son « Royaume » établi sur cette terre, et c'est cela qui compte. Ce qu'ils pensent de la nature même du Christ et de ses rapports avec le divin sont des points qui ont passionné les Pères de l'Église dans la culture philosophique grecque qui était la leur, mais ces points n'intéressent plus nos contemporains. Je suis parisien et mon curé aime beaucoup l'encens et le latin. Je me passerais volontiers d'encens et crois que les chants en latin ne rendent pas la liturgie plus claire. Mais si mes coreligionnaires aiment chanter « Sanctus ! Sanctus ! » pourquoi leur reprocherais-je ? N'est-ce pas ce que nous conseillait Paul « *que chacun s'en tienne à son jugement. Rm14,6* »

Alain Lachand, le 21 février 2022

Robert Ageneau - Contribution à l'atelier n° 1

J'ai appartenu jusqu'en 1974 à la Congrégation du Saint-Esprit (les spiritains), comme religieux et prêtre. De 1970 à 1974, j'ai dirigé la revue *Spiritus*, une revue de théologie et de spiritualité sur la mission extérieure. Au cours de ces cinq ans, j'ai vécu une rapide évolution intellectuelle et spirituelle, avec en arrière-fond la décolonisation et l'indépendance des pays du Sud, le Concile Vatican II et Mai 68.

Le travail de rédaction avec ses aspects de discussions collectives, plusieurs séjours en Afrique du Sahara pour animer des retraites auprès des missionnaires et du clergé local, une vie quotidienne hors communauté, la participation à une petite communauté de base ont alors déclenché progressivement en moi de profonds doutes sur ma foi, ma vie religieuse, ma formation et sur les pratiques de l'Église catholique. Ces facteurs ont créé en moi le désir de prendre le large. Je n'arrivais plus à célébrer la messe. Les choses m'apparaissaient artificielles et creuses. À la fin de mon mandat en 1974, je suis revenu à l'état laïc.

J'ai participé alors à la création de L'Harmattan (1975-1980) et ensuite de Karthala – où là j'ai été gérant de la société (1980-2012), puis président à sa transformation en SAS jusqu'en 2016. Durant ces années d'entreprise et de vie laïque, j'ai arrêté de pratiquer, de prier, tout en publiant portant une collection qui s'appelait « Chrétiens en liberté ».

C'est la rencontre personnelle de deux hommes, Robert Dumont, un oratorien, ancien prêtre-ouvrier et lui-même en recherche radicale sur sa foi, et Jacques Giri, un chrétien agnostique mais très intéressé par les nouvelles hypothèses sur les origines du christianisme, qui m'a fait reprendre goût à la vie chrétienne. Mais j'avais tout à reconstruire sur mon rapport à Dieu, à Jésus de Nazareth, à ce qu'est vivre en Eglise. Ce travail est à peine commencé. C'est pourquoi le contenu de l'atelier n° 1 m'intéresse, au premier chef parce qu'il vise à revoir les fondamentaux de ce que sont la foi, la vie en Église, à la suite de Jésus.

Robert Ageneau, le 23 février 2022

Dire Dieu et la foi - Odile Ponton

Depuis de longues années, mon chemin de foi traverse de douloureuses turbulences. Ma vie d'adulte a d'abord été irradiée par une conversion vécue à un moment de mon adolescence. Lorsque j'ai pris ma retraite, j'ai commencé à animer des groupes bibliques tout en me formant à la catho de Lyon. Eblouissement d'abord de la découverte de la théologie et de l'exégèse telle qu'elle était enseignée, c'est-à-dire essentiellement une lecture narrative des textes. Mais mon travail de recherche personnelle, la découverte d'exégètes contemporains, la nécessité d'être au clair avec moi-même pour rendre compte de la lecture que je pouvais proposer ont peu à peu sapé bien des certitudes que je croyais avoir. Tout à coup mes yeux se sont ouverts sur ce que je n'avais pas voulu voir, même si j'avais pu sentir qu'il pouvait y avoir une difficulté, éludée à la pensée qu'il y avait derrière moi vingt siècles de théologie et que tant de grands esprits ne pouvaient s'être trompés. Et j'ai l'impression aujourd'hui de me trouver devant un champ de ruines tel que je ne sais par quel point commencer !

Puisqu'il faut un commencement, ce **sera l'omniprésence du péché** dans la dogmatique et la liturgie. Grâce ! à saint Augustin, le mythe du péché originel a rendu indispensable la virginité de la mère de Jésus ; c'est ce péché qui aurait suscité le courroux du Père et rendu nécessaire le sacrifice du Fils envoyé pour sauver les pécheurs. Le magistère fait fi des données de la science (Darwin), de l'histoire proposée à notre méditation de la ligature d'Isaac qui signifie en particulier la fin des sacrifices humains, et de l'enseignement qui nous est donné par ailleurs d'un Dieu qui n'est que tendresse et pitié. Il nous est demandé d'abandonner toute rationalité et tout besoin de cohérence. La mort du Christ devient un sacrifice expiatoire célébré au cours du saint sacrifice de la messe, tout au long de laquelle nous ne cessons de répéter que nous sommes pécheurs. Aujourd'hui, heureusement, des croyants comme John S. Spong nous propose une vision libératrice : nous sommes d'abord des êtres inachevés qui devons constamment et progressivement nous arracher à la gangue qui nous rattache à la chaîne de l'évolution.

L'Église s'obstine, malgré tous les travaux de l'exégèse, à faire **une lecture littérale des textes**, lecture dont dépend le discours théologique. Or **la méthode historico-critique** a bouleversé l'interprétation que nous pouvons en faire. Je suis souvent troublée par les homélies que l'on continue d'entendre (multiplication des pains, lecture entièrement mariale des noces de Cana et, bien sûr, des dernières paroles du Christ dans l'évangile de Jean, etc.). J'ai souvent le sentiment que beaucoup de prêtres ne lisent pas et ne remettent pas en question les interprétations qu'ils donnent depuis toujours.

L'Église s'acharne aussi à vouloir constamment se rattacher à **l'anthropologie biblique** (qui va permettre de recourir abondamment à la fameuse « loi naturelle »), notamment celle qu'elle dégage des premiers chapitres de la Genèse. Il faut à tout prix sauver le second récit de la création de la société patriarcale dans laquelle il a été écrit et qu'on ne veut pas reconnaître (Ève créée à partir du côté d'Adam et, pourtant, dit-on, bien sûr, l'égal de celui-ci). Par contre, on reprend l'interprétation donnée par un membre de l'école paulinienne dans 1 Tm 2,13-14, selon laquelle Ève est seconde dans l'ordre de la création et première dans le péché, ce sur quoi Jean-Paul II ne manque pas de s'appuyer dans l'encyclique *Mulieris dignitatem* !

Nous sommes presque unanimes, me semble-t-il, pour prendre nos distances par rapport à **la vision théiste** à laquelle nous avons été habitués. Roger Lenaers a été le premier à m'ouvrir les yeux, puis Spong est venu (du moins ses traductions). C'est celle d'un dieu surplombant, tout puissant, intervenant dans l'histoire du monde et ayant un plan sur notre propre histoire individuelle. C'est la vision que le catéchisme nous a inculquée, c'était sans doute celle des contemporains de Jésus, que l'on retrouve parfois dans les paroles qui lui sont prêtées (« pas un cheveu... » « les lys des champs... » « Dieu envoyant le soleil et la pluie... »). Ce n'est pas l'image de son Père qu'il nous donne dans certaines paraboles, celle dite du fils prodigue, de la brebis perdue..., ainsi que dans la façon dont il vit son intimité avec son Père et la relation à laquelle le disciple est appelé notamment dans l'évangile de Jean et la

première lettre (utilisation du verbe « demeurer » Jn 15,4 ; 15,9.10 ; 17,26 ; 1 Jn 2,14 ; 3,17 ; 3,24 ; 4,12 .15). Je pense que Jésus nous a aidés à sortir du théisme (ce qui n'est pas le cas de l'Église).

Cependant, ce rejet, nécessaire, du théisme **n'est pas sans difficultés**. On remplace le mot « Dieu » par « source, souffle... », des images très éloignées de l'être complexe que nous sommes. Faut-il, par peur du moindre anthropomorphisme, dénier à ce qu'on appelle aussi « la Réalité suprême », toute intention, telle qu'aider l'humanité à se réaliser pleinement ? Peut-on au moins dire qu'il s'agit, en chacun, d'une présence bienfaisante, qui va toujours dans le sens de la vie et de l'amour, ce qui rejoindrait une croyance de fond du christianisme : Dieu nous aime ?

Et qu'en est-il de la **prière** ? Chez Spong, il n'en reste pas grand-chose. Or la prière est le mouvement naturel du croyant. Je rejoins la phrase de Marcel Légaut citée par Serge Couderc : « *Il y a quelque chose en moi qui n'est pas que de moi et qui ne serait pas sans moi et j'ose l'appeler Dieu.* » Ne peut-on pas la rapprocher de celle de saint Augustin : « *Mais toi, tu étais plus intime que l'intime de moi-même (...)* » (Confessions III 6,11). Dans la prière, je parle à Dieu comme à moi-même, à un plus que moi qui fait partie de moi.

Il faudrait aussi parler de **la personne de Jésus**, que nous refusons de diviniser à la façon des conciles. Quelle place lui faire dans la prière ? C'est un sujet sur lequel je m'interroge beaucoup et si certains pouvaient m'éclairer, je lui en serais reconnaissante.

La période que nous vivons est douloureuse. Je suis partagée entre la colère d'avoir été ainsi aveuglée par l'enseignement de l'Église et la nostalgie de la foi du charbonnier dans laquelle j'ai vécu si longtemps (il n'est plus possible de retrouver l'ardente fraîcheur des débuts, cf. le livre de Camille Riquier *Nous ne savons plus croire*). Il est d'autre part difficile de rejoindre la communauté paroissiale pour répéter et entendre un discours théologique devenu insupportable. Je suis ainsi privée de ces moments forts où l'on peut partager avec d'autres la joie de croire (mon mari et moi allons cependant parfois « à la messe », même si nous n'en ressortons pas toujours apaisés).

PS : je n'ai pas parlé de la place des femmes, de la répulsion éprouvée devant des chœurs où virevoltent les chasubles, de l'exaspération à l'écoute de la prière pour la hiérarchie (pape, évêques, prêtres, diacres et...le peuple des rachetés, parfois d'ailleurs omis).

Que dire de l'obstination de l'Église à s'opposer à toutes les avancées sociétales et à continuer à nous traiter comme des enfants auxquels on se doit de dire ce qu'il faut penser et faire ?

Telles sont mes premières remarques, qui sont loin d'être approfondies et qui pourront l'être, je l'espère, avec et grâce à vous tous.

Odile Ponton, le 23 février 2022

« Théologie est biographie » ***La biographie est de la théologie***

Une autobiographie partielle – Marlène Tuininga

« Théologie est biographie » a écrit Eugen Drewermann. Je le traduis à ma manière, Avec le poète anglais Alfred Tennyson : je dirais : « Je suis la somme des personnes que j'ai rencontrées. ». Des personnes donc, plus que des idées et des situations. La plupart du temps en bien, Dieu merci (ce qui m'a permis d'être là où je suis), parfois en mal.

Née aux Pays-Bas en 1933 de parents issus d'un milieu calviniste plutôt fermé qu'ils avaient rejeté, chacun de leur côté, j'ai été élevée à Curaçao, en Amérique centrale, et aux États-Unis, puis aux Pays-Bas. M'y sentant mal à l'aise, j'ai quitté Amsterdam à l'âge de vingt ans. Avec une idée fixe ! d me former au métier de journaliste dont je rêvais depuis longtemps. Et cela à Paris, le ville-monde à portée de minibus. Sans l'accord de mon père et sa deuxième femme – qui me détestait cordialement - , donc sans le sou au bout de deux ans.. Auditrice libre à Sciences Po, modèle à l'École des Beaux-Arts, études de journalisme et, plus tard de chinois. Dix ans de galère et de petits boulots, dans les chambres de bonne et les caves de Saint-Germain des Prés. Pendant des années mon seul repas fixe fut, le mardi soir, un sandwich dans les locaux de Saint-Séverin où se réunissait, sous l'égide d'un prêtre néerlandais, le P. Balm, une équipe de jeunes. C'est aussi pendant ce temps-là que j'ai eu un premier aperçu de ce que peut être un vrai christianisme, A la suite des clochards sous les ponts de la Seine avec qui j'avais copiné, j'avais rencontré une communauté de femmes Emmaüs. Au Plessis-Tréville. J'y avais résidé quelque temps (pour découvrir « Viridiana » !) et j'avais rencontré, avec grand bonheur, pour la première fois l'abbé Pierre, revu tant de fois après.

Mais je suis tombée malade. Inquiète de mon absence le mardi, une étudiante de cette équipe est montée à mon huitième étage et m'a apporté à manger. A sa nième visite je lui ai demandé : « Pourquoi tu t'occupes de moi ? » Elle m'a répondu : « Tu sais Jésus Christ en qui je crois aurait fait la même chose. » Moi : « Ah. Eh bien fais-moi connaître Jésus Christ » ! » « D'accord, dit-elle, dès que tu seras guérie, je te ferai connaître quelqu'un qui parlera de Lui mieux que moi. »

Et me voici, dépenaillée, un peu aux aguets, rue du Bac, dans le bureau du responsable parisien du catéchuménat des adultes, le P. François Coudreau. Col romain, visage rond, sourire. « Alors, racontez-vous », me dit-t-il. Première fois qu'on me dit ça ! Je déballe tout : ma faim, ma logeuse qui veut me chasser pour impayés, ma recherche d'un stage de journaliste, etc. etc. M'ayant écoutée jusqu'au bout, il ouvre un tiroir de son bureau gris métallique puis en sort une bouteille et deux verres. « Allez ; un petit verre de whisky. Cela vous reconfortera ! Et je vous propose de vous inscrire au catéchuménat où nous vous aiderons à mieux connaître le Christ »

Entre Madeleine, mon amie de « l'équipe » de St-Séverin (qui allait devenir ma marraine), ma catéchiste Thérèse, passionnée d'Évangile - comme moi qui l'entendais pour la première fois - et la communauté animée par des religieuses merveilleuses, ont suivi huit mois d'une période bénie de découvertes et d'amitié. Jusqu'à Pâques 1963 quand, à l'âge de trente ans, je fus baptisée dans l'église Saint-Sulpice (le quartier de ma chambre de bonne), en même temps qu'un autre catéchumène, d'origine juive qui s'apprêtait à épouser une jeune catholique. Début de la ruée dans les brancards : pour moi cette cérémonie avait failli ne pas avoir lieu : auparavant, nous avions été invités tous les deux à la table d'honneur de la paroisse qui organisait sa vente de charité à l'Hôtel Lutétia. Propos polis et convenus sur le même registre que celui des grandes bourgeoises qui m'avaient loué leurs chambres de bonnes. Indignée, j'avais retrouvé le P. Coudreau : « Je refuse de faire partie de ce monde-là » Diplomate, il m'avait amadouée en me parlant du Concile Vatican II qui « allait changer tout cela. Il faut avoir confiance. » Dont acte.

Fidèle, le P. Coudreau ne s'est pas contenté de m'introduire à la foi et à l'Église catholique. Il m'a aidée sur le plan de la vie quotidienne en contactant Georges Hourdin, un grand bourgeois charismatique, directeur de l'hebdomadaire qui s'appelait encore « La Vie Catholique ». Celui-ci lui avait répondu : « Comment, embaucher une néophyte ? Pas possible. Elle va découvrir le contre-témoignage des bons croyants. » Le P. Coudreau lui avait répondu : « Elle est dans la m.. Et vous pouvez l'aider à s'en sortir. »

Donc, quelques mois avant mon baptême, je fus admise comme stagiaire, en période d'essai, à la rédaction de « La Vie ». Le bonheur ! Sortir de ma gourbi, rencontrer des gens, essayer de les comprendre puis les faire comprendre par les lecteurs : c'est là que j'ai commencé à répondre à ce que j'ose appeler ma vocation. Et ce sera ma passion jusqu'à la fin de ma vie.

Mais le « Père Hourdin », comme nous appelions cet authentique père de famille nombreuse, n'avait pas cru si bien dire. Très rapidement, je suis tombée de haut. Aujourd'hui je dirais : pas d'abord à cause de la doctrine, des rites et du cléricisme – dont on ne m'avait guère parlé au catéchuménat – et que je découvrais peu à peu, mais surtout à cause du comportement, de la morale des « bons chrétiens » (catholiques)

Quelques exemples. Qui m'ont marquée à vie. Ma deuxième communion dans l'église Saint-Sulpice. Envoyée en reportage sur le stage de ski d'une association de jeunes, je m'étais cassé une cheville. Donc, clopinant, je ne sais où aller, je me perds, je regarde autour de moi : personne pour m'aider : tout le monde a les yeux fermés, perdu dans ses prières. Je renonce. et ne communie pas.

Deuxième exemple : toujours à la messe. Ne comprenant rien au Credo et à la Confession, je me console en entonnant le « Notre Père » et le chant « Christ est venu, Christ est né » etc. Mais surprise : il manque quelque chose. Certes « il a souffert, il est mort » mais avant il a VECU et il a n'a pas vécu comme tout le monde, Il a fait des choses merveilleuses, qui sont racontées dans les neuf-dixièmes de l'Évangile. Pourquoi on ne le chante pas. ? (Là, c'est vrai, j'entre dans le domaine des rites, inspirées par la doctrine !).

Transposée au plan professionnel, mon problème avec le comportement des « bons croyants » m'a valu, à plusieurs reprises, des menaces de licenciement, notamment quand j'ai écrit, dans les Informations Catholiques Internationales » deux dossiers très détaillés sur l'institut séculier Opus Dei. Et j'ai aussi présenté ma démission, au moins une fois, lors d'un article racontant le comportement bizarre et illégal d'un prêtre du Nord que le service commercial avait censuré « Toute vérité n'est pas bonne à dire » m'avait-on asséné. La vraie raison : ce prêtre était un bon diffuseur du journal dans sa ville. Mais chaque fois, des hommes bons – comme Georges Hourdin et José de Broucker – ont su me rattraper par les basques et j'ai pu avoir, pendant trente-cinq ans, une carrière sans gloire mais passionnante qui m'a emmenée à enquêter sur les cinq continents.

Pourquoi, me demandé-je parfois, (comme tant d'autres) n'ai-je jamais « déserté ». ? En raison de ces hommes dont j'ai parlé. Et aussi de certaines femmes. Telle ma tante, protestante fervente au cœur immense, qui m'accueillait, quand j'étais à bout, pendant mes années de disette, puis de Sœur Emmanuelle avec qui j'ai eu la joie de travailler longtemps.

Ce qui m'a surtout permis de continuer à me considérer comme chrétienne (plutôt que catholique), c'est la rencontre de deux collectifs. Le premier, en France : la revue « La Lettre », éditée par un groupe de chrétiens de gauche, appelé « Temps Présent » soutenu par Georges Hourdin, ancêtre, d'ailleurs, du réseau Parvis. Ensuite, sur le plan international, la Théologie de la Libération, dont j'ai suivi de près les initiateurs, au Mexique, en Inde, à Genève, en France (avec feu mon ami Georges Casalis). Aujourd'hui, un petit groupe se réunissant dans le cadre de l'Action Catholique Ouvrière.

La démarche inductive, la foi à partir de la vie : quelle merveille ! La boucle est bouclée. Nous rejoignons : « la théologie c'est la biographie » ! Ma théologie à moi, pas savante pour deux sous, c'est **la vision de Dieu**, ce Dieu enseigné et porté par Jésus de Nazareth. Qui nous a fait comprendre que Dieu est présent dans chaque homme, dans chaque femme. Une théologie, en fin de compte qui implique, une anthropologie, une vision de l'humain.

J'espère pouvoir approfondir cette vision avec vous ! En « présentiel », Inch'Allah !

Marlène Tuininga, le 5 mars 2022

Atelier n°1 : Dire Dieu et sa foi - Madeleine Thomas et le groupe CEL 42

La difficulté de la démarche : Je suis inscrite à cet atelier pour porter les questionnements et recherches du groupe CEL 42. Le dépouillement nécessaire dans la formulation de notre foi est déstabilisant, plus particulièrement pour quelques-uns de nos membres. Si nous voulons maintenir la diversité des convictions personnelles pour éviter l'entre soi, il faudra beaucoup échanger et développer des argumentations solides. Il est probable que de nouvelles formulations sur l'essentiel, si elles expriment une foi vivante qui nourrit notre humanité, pourront recueillir l'adhésion du plus grand nombre mais la phase de remise en cause peut être difficile à gérer.

Ce qui n'est plus crédible :

(déjà bien formulé dans les réponses envoyées et échangées)

Une sacralisation des dogmes qui ont été formulés à des époques données en fonction d'un contexte (religieux, politique) de mentalités et de façon de s'exprimer qui ne sont plus les nôtres. D'où la difficulté d'une transmission ou tout au moins d'une expression qui fasse sens pour de nouvelles générations, nos propres enfants, dans un monde marqué par les connaissances scientifiques entre autres.

Les formulations traditionnelles ont fait perdre le message de Jésus et sa radicalité, message de libération et d'amour. Ce message se trouve à travers quatre Evangiles, c'est-à-dire dans une diversité dynamique où des hommes cherchent à exprimer leur foi en Jésus et Christ et à annoncer la Bonne Nouvelle. Ce n'est pas une « Parole de Dieu » figée mais une source pour notre propre cheminement.

Un Dieu surplombant, tout puissant. Il s'agit de la puissance de l'Amour, alors supprimons ce terme ambigu et source de malentendus pour beaucoup. La personnalisation de Dieu peut nous enfermer dans des représentations très anthropomorphiques : Père sécurisant et infantilisant qui justifiait la critique de Freud. Dieu culpabilisant aussi, bien exploité par des clercs pour exercer leur pouvoir.

Les paroles du Credo sont acceptables pour certains dans une lecture symbolique mais pour une majorité, elles ne sont plus crédibles. Ce Credo a bien été l'expression d'une recherche de conciliation entre différentes expressions de la foi qui ont émergé dans les premières communautés chrétiennes. Mais la lecture dogmatique de cette synthèse historique, exprimée comme la foi intangible de l'Église, a réellement bloqué toute évolution et offre aux Croyants un texte que certains ne peuvent plus prononcer sans avoir le sentiment de trahir notre humanité contemporaine. Dieu créateur du ciel et de la terre ? À l'époque des connaissances scientifiques, le rapport de Dieu à l'Être est à repenser.

Jésus fils de Dieu de toute éternité, de même nature que le Père. L'identité de Jésus et sa filiation divine est un questionnement essentiel à reprendre : Qui dites-vous que je suis ? « Dieu est en Christ » écrit Paul. (2Co 5,19) N'est-ce pas l'expérience pleinement réalisée en Jésus d'une présence qui transforme la vie humaine et l'entraîne au-delà de ses limites ? cf J.S.Spong

La célébration eucharistique comme sacrifice : Jésus mort pour racheter nos péchés selon la volonté d'un Père qui est pourtant Amour. La contradiction est-elle soutenable ? Une liturgie célébrant la puissance et la gloire de Dieu avec des rites et un décorum obsolète l'emporte sur la joie et le sens du rassemblement fraternel. Repas partagé pour souder les disciples à Jésus au moment de difficulté et de vérité ; il s'agit bien de faire mémoire de ce qui nous unit, de faire corps, au moment où les apôtres eux-mêmes sont loin d'avoir compris et conçu la résurrection.

Une lecture matérialisante de la Consécration : présence « réelle » du Christ dans l'hostie donnant lieu à des « adorations perpétuelles » dans notre diocèse. Mais réelle présence dans la communion entre nous et avec Jésus.

La supériorité des personnes de sexe masculin seules habilitées à être en charge de ministères sacrés qui en font des êtres à part dotés d'un pouvoir sur les esprits et les comportements sous couvert d'être au service de la communauté.

Mais ce qui nous différencie d'une approche plus laïque de la Transcendance c'est notre appartenance à une Eglise plus large que l'Institution dans laquelle nous avons été tissés au cœur de ses richesses et de ses manques.

Madeleine Thomas et le groupe CEL 42, le 23 mars 2022

Voici ma contribution à la réflexion à ces deux questions

Georges Heichelbech

Qu'est-ce qui, concrètement, pour moi, « ne colle plus », n'est plus crédible aux niveaux dogmatique, théologique, biblique, liturgique, etc. et dans les discours des responsables de l'Église catholique ? Pourquoi cela n'est plus crédible pour moi ?

Au départ, éducation chrétienne où on était suffisamment endoctriné pour savoir que la religion catholique est la seule vraie, qu'elle ne pouvait pas se tromper, dans la mesure où elle avait l'assistance du St Esprit. Même pour un ami protestant on arrivait à penser que c'est dommage qu'il n'était pas catholique et un incroyant on ne pouvait que le plaindre de ne pas avoir notre chance. Croire en Dieu ou croire en l'Église ou en ses représentants se situait dans le même registre.

Mais assez rapidement cette bulle de certitudes commença à se fissurer. La vie concrète des gens d'Église (à l'époque l'Église était assimilée à sa hiérarchie) n'était pas toujours conforme à ce qu'ils préconisaient et on faisait dire à Dieu ce que l'on aurait aimé qu'il dise.

Dès l'âge de 10 ans, des doutes s'installèrent. A la Toussaint, en suivant un certain rituel, je pouvais obtenir une indulgence plénière pour mon père qui était décédé. Mais l'année suivante, pourquoi être obligé de refaire cette démarche puisque cette indulgence a déjà été obtenue l'année précédente ? Assez rapidement aussi, refus de la confession puisqu'il était intolérable que quelqu'un ait accès à ma vie privée et avoir ainsi des moyens de pression sur moi. Me débarrasser des sentiments de culpabilité parce que considéré comme un éternel pécheur qui ne pouvait avoir qu'une attitude de vers rampant devant Dieu, cela a pris plus de temps. Pas le concevoir intellectuellement mais pouvoir le vivre en toute sérénité.

Mon évolution a été facilitée par le fait que très tôt j'ai évolué dans des milieux œcuméniques. Et je me suis rendu compte que dans ma réflexion j'étais beaucoup plus proche des protestants que des catholiques. Remise en cause des dogmes mariaux (immaculée conception, assumption) et il ne me viendrait plus à l'idée d'adresser une prière à Marie.

Remise en cause du sacrifice de la messe. Remise en cause du magister, souvent assimilé à la hiérarchie, qui prétend avoir l'autorité d'être le seul à pouvoir faire une interprétation authentique de la Bible. Remise en cause complète du dogme de l'infaillibilité, d'une vérité unique, absolue, définitive, ne pouvant résider que dans l'Église catholique. Incompréhension du lien sine qua non entre prêtrise et célibat, vision malsaine de la femme et de la sexualité, affirmation d'une nature ontologique différente des clercs et des laïcs, non acceptation plénière du sacerdoce universel, loi du silence et du secret dans le fonctionnement de l'Église. Hypocrisie pour sauver les apparences. Les relations maritales homo ou hétéro sexuelles sont condamnées dès qu'elles sont connues officiellement et tolérées quand on a une vie double. On ne divorce pas, mais on peut déclarer un mariage nul. Avec sa façon de procéder, l'Église fabrique ses propres exclus. Carence de la culture du dialogue. Plus on est placé haut dans la hiérarchie et plus on est près de la vérité. Mais aussi remise en cause de la conception théiste de Dieu, et cela ne va pas du jour au lendemain, si on ne veut pas jeter le bébé avec l'eau du bain.

A lire tout ce réquisitoire, on pourrait conclure : il n'y a plus qu'à s'en aller. Cela n'est pas aussi simple. Tout le monde a besoin de racines et doit bien connaître sa tradition pour pouvoir entrer en relation avec d'autres si cela ne veut pas se résumer à un verbiage superficiel. Mais 2 conditions : être chrétien dans la modernité, c'est-à-dire réinterpréter l'héritage pour qu'il soit crédible. C'est le titre d'un des livres de Jacques Musset. Centrer sa recherche sur l'Évangile et sur Jésus et pas sur l'Église. Jésus a mis l'homme au centre et pas la religion. Personnellement je souhaiterais que notre groupe avance dans ces deux directions, qui sont d'ailleurs complémentaires.

Georges Heichelbech, le 26 mars 2022

Dire Dieu et sa foi - Lucienne Gouguenheim

Voilà ma petite contribution sur le thème qu'il nous est demandé de traiter. Elle s'appuie sur des échanges au sein de NSAE, en particulier de sa commission « NSAE et Évangile », et de la lecture des réponses très riches déjà reçues.

Nous sommes tous âgés et avons vécu des parcours qui nous conduisent d'une part à un attachement à ce que nous appelons l'Église, par ce qu'elle nous a apporté, et d'autre part à des remises en cause, au-delà de son fonctionnement, de sa formulation de la foi.

Nous avons des positionnements différents concernant notre situation personnelle actuelle : dans l'Église, hors de l'Église, sur le Parvis ? Faut-il en débattre ? afficher un choix ? Je ne le pense pas.

Mais ces positions différentes ne devraient pas pour autant brider la réflexion ni la formulation des travaux pouvant en découler. Peut-être devrions-nous nous interroger sur la réception de nos travaux par des personnes plus jeunes ou n'ayant pas vécu notre histoire (de quoi témoignons-nous ?).

Première étape donc, « à quoi ne croyons-nous plus » ?

Beaucoup de choses très intéressantes ont été dites dans lesquelles je me reconnais ; particulièrement ce qui concerne la « sacralisation des dogmes », l'« omniprésence du péché », la « vision théiste d'un Dieu surplombant ».

Au cours de la dernière réunion de notre commission « NSAE et Évangile », nous avons commencé à débattre du dogme du péché originel : il joue un rôle central et fait en quelque sorte système en entraînant celui de la rédemption, la liturgie de la messe avec sa vision sacrificielle et son pilonnage sur le péché, un certain sens donné au baptême (lavage des fautes) et aussi le regard négatif sur la sexualité, impliquant à son tour la virginité de Marie (le Christ ne peut pas être entaché) et sa « conception sans péché »...

Une suggestion de travail serait de pousser la réflexion sur la lecture « historique » (évidemment irrecevable) que fait ce dogme du récit de la Genèse. Et sur ce que le récit de la Genèse nous dit du mystère du mal – dont la lecture d'un récit temporel (au début l'innocence, la bonté puis l'apparition du mal) pourrait signifier un ordre dans l'importance relative de leur prégnance. « Aussi radical que soit le mal, il n'est pas aussi profond que la bonté » dit Ricœur.

Le second thème que j'aimerais (personnellement – le groupe n'en a pas débattu) voir développer est celui de la sortie du théisme.

Mais je dois ajouter que notre attente est beaucoup plus grande de la seconde étape, concernant le « qui dites-vous que je suis ? »

Amicalement,

Lucienne Gouguenheim, le 27 mars 2022

Merci, Lucienne, pour ton témoignage. Je pense, en effet, que le dogme du péché originel a de nombreuses et importantes répercussions sur les dogmes et la doctrine. Je m'interroge beaucoup sur la formule si envahissante : « Jésus est mort pour nos péchés ». J'aimerais arriver à trouver d'où elle vient, quelles sont les influences qui ont contribué à cette croyance. La lettre aux Hébreux joue, sans doute, un rôle important. Je viens de me procurer le livre du jésuite Martin Pochon « L'épître aux Hébreux et les évangiles », d'après les critiques que j'ai lues et les quelques pages que j'ai parcourues, je pense trouver quelques réponses.

Bien fraternellement,

Odile Ponton, le 1^{er} avril 2022

Pour beaucoup de chrétiens (et de juifs et de musulmans),

Dieu est une évidence. Paul Fleuret

Pour beaucoup de chrétiens (et de juifs et de musulmans), Dieu est une évidence. Et ce qui est évident, c'est qu'il s'est révélé en premier à Abraham déclaré "Père des Croyants", alors même que l'existence d'Abraham relève davantage de la légende et de la mythologie que de la réalité historique.

Il ne m'est plus possible de croire que Dieu se soit révélé aux hommes du peuple hébreu ni qu'il soit, de quelque façon que ce soit, intervenu dans l'histoire humaine. Si cela avait été le cas, la liberté humaine n'existerait pas car un Dieu déclaré tout puissant pourrait se permettre d'intervenir à nouveau quand bon lui plairait.

En 1977, Jacques Pohier publiait son livre *Quand je dis Dieu* (Seuil). En page de garde, il mettait cette citation de Maître Eckhart : *Dieu devient Dieu quand les créatures disent Dieu*. Contrairement à ce que beaucoup de chrétiens pensent, Dieu, le Dieu unique, n'est pas une évidence pour les écrivains de la bible. Des exemples ? Voici :

- Moïse demande à YHWH : *Fais-moi voir ta face*, il lui est répondu : *Tu me verras de dos mais ma face on ne peut la voir* (Ex 33).
- Le prophète Elie fuit au désert et se réfugie dans une grotte. *Alors la parole de YHWH lui fut adressée : Sors. Et voici que YHWH passa. Ouragan, tremblement de terre, feu. Après le feu, le murmure d'un silence ténu. Dès qu'Élie l'entendit, il se voila le visage : là était la présence de YHWH, dans le murmure d'un silence ténu.*
- L'évangile de Jean affirme : *Nul n'a jamais vu Dieu ; le fils, lui, l'a fait connaître* (Jn 1). Et la première lettre du même dit : *Dieu, personne ne l'a jamais contemplé* (1Jn4).
- Et Paul lui-même : *Ce qui concerne Dieu, personne ne l'a connu, sinon l'Esprit de Dieu* (1 Co 2).

Voilà qui relativise très sérieusement les déclarations prétendant connaître tout de Dieu !

Chez les théologiens mystiques, même son de cloche : plusieurs expriment une théologie négative : on peut davantage dire ce que Dieu n'est pas que dire ce qu'il est. Au 5^{ème} siècle, Pseudo-Denys l'Aréopagite : *Dieu ne vit pas et il n'est pas non plus la vie. Et il n'est pas l'être, ni l'éternité ni le temps. Il est totalement au-delà de tout et au-dessus de tout et de chacun. Il est Celui qui transcende toute affirmation et toute négation*³. Au 14^{ème} Maître Eckhart : *Si j'avais un Dieu que je pusse connaître, je ne voudrais plus le tenir pour Dieu ! Si tu connais quelque chose de Dieu, il n'est rien de cela. Au 20^{ème} Simone Weil : *Le contact avec Dieu nous est donné à travers le sens de l'absence. Comparée à cette absence, la présence devient plus absente que l'absence.**

Et le Dieu unique ? Là encore, beaucoup sont dans l'illusion. On peut dire sans risque d'erreur que le peuple hébreu-juif n'a cru au Dieu Un qu'après l'exil à Babylone. Avant, au temps des rois de Juda et d'Israël, chaque ville-état avait son YHWH, dieu masculin souvent accompagné de sa parèdre, sorte d'épouse : Ashéra. La statue de YHWH trônait dans les temples y compris à Jérusalem. Le psaume 24 fait même allusion à la procession de sa statue en ville et à son retour au temple : " *Portes, levez vos frontons, élevez-vous, portails antiques : qu'il entre le roi de gloire ! - Qui est ce roi de gloire ? - C'est YHWH, le fort, le vaillant, YHWH le vaillant des combats...*". Par ailleurs, si quelques prophètes s'élèvent sans cesse contre les idoles, c'est bien qu'un culte était rendu à ces dieux et déesses... parmi lesquels YHWH ! – Plus tard, le judaïsme post-exilique admettait la présence près de Dieu de la Sagesse : " *YHWH m'a créée, prémices de son œuvre, avant ses œuvres les plus anciennes. Dès l'éternité, je fus établie, dès le principe...*" (Pr 8). Au temps de Jésus, Philon d'Alexandrie développe tout un discours sur le Logos de Dieu, qui se distingue à peine d'être un second dieu.

Il m'est devenu impossible de lire la bible comme la Parole de Dieu. C'est un livre rapportant l'histoire d'un peuple, manifestant la culture et les croyances d'un peuple – et aussi les évolutions de ces croyances. Disciple de Jésus, qui avait foi en Dieu qu'il nomme Père, je reçois la bible comme un témoignage qui me provoque et me pose la question : et toi, comment dis-tu Dieu ? Ma réponse rejoint celle de la théologie négative et des mystiques : *Le contact avec Dieu nous est donné à travers le sens de l'absence. Comparée à cette absence, la présence devient plus absente que l'absence.*

Paul Fleuret – mars 2022